

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jérôme MEIZOZ

Lettre de Gustave Roud à Henry-Louis Mermod

Dans Echos de Saint-Maurice, 1998, tome 93a, p. 43-46
(Numéro spécial consacré à Maurice Chappaz)

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Lettre de Gustave Roud à Henry-Louis Mermod

Introduction

par Jérôme Meizoz

Cette lettre inédite du poète Gustave Roud à l'éditeur lausannois Henry-Louis Mermod, datée du 19 août 1943, est déposée dans le Fonds Mermod des Archives littéraires suisses, à Berne. Elle nous a été fournie par M. Simon Roth qui l'a lue au cours de ses recherches, et est publiée ici avec la généreuse autorisation de Mme Françoise Mermod.

Le Jugement premier

Le poète et traducteur Gustave Roud (1897-1976) a été, de 1939 à 1976, le véritable confident littéraire de Chappaz, comme en témoigne leur imposante correspondance. La plupart des manuscrits de Chappaz ont été soumis à Roud pour avis et remarques. Ainsi, dès février 1943 où Chappaz, bien que mobilisé aux frontières, soumet à Roud deux manuscrits en travail: *Verdures de la nuit*, qu'il souhaite publier chez Mermod, et *Les Grandes journées de printemps*, dont des extraits paraissent dans deux numéros de *Lettres* («Je continue d'errer», n° 2, «Gabe, Médore et Véra», n° 6), à Genève. Roud sert d'intermédiaire auprès de l'éditeur et mécène Mermod, «l'homme aux mains d'or», qu'il côtoie, avec Ramuz notamment, aux comités de la Guilde du Livre. Le 31 juillet

1943, Roud informe Chappaz par lettre que Mermod accepte de publier *Verdures*, et ce pour septembre. Il indique également que Mermod a envoyé ledit manuscrit au poète et traducteur Pierre-Louis Matthey (1893-1970), ami de Roud et auteur de la maison Mermod, dont les avis sont écoutés. Le 5 août 1943, Matthey rend un avis mitigé à Mermod, que l'éditeur communique à Roud. A ce jour, seule la lettre de Mermod à Roud n'a pas été retrouvée. C'est là qu'intervient la présente missive du 19 août 1943, dans laquelle Roud s'attache à répondre en détail aux objections de Matthey sur la poésie de Maurice Chappaz. Cette divergence d'opinion de deux fins poètes à propos de l'œuvre naissante d'un jeune auteur est riche de sens: elle montre que le talent littéraire fait l'objet d'une négociation entre les aînés, au cours de laquelle leur esthétique propre témoigne de son degré d'ouverture à la nouveauté. Roud étudie très subtilement la poésie *cheminante* de Chappaz, son appétit du «concret», et du «primitif». Pour cela, il s'appuie bien sûr sur la lecture et les commentaires qu'en a fait Ramuz l'été même, mais aussi sur l'exemple du grand poète américain moderniste, Walt Whitman. Enfin, c'est l'exemple de Claudel qui vient justifier le goût baroque de l'image chez le Valaisan. Ce plaidoyer aura son effet: le 20 août 1943, soit le lendemain, Roud écrit à Chappaz pour lui faire part des objections de Matthey, mais prévient ses inquiétudes en assurant que «M. Mermod ne songe pas à revenir sur les promesses qu'il vous a faites [...] Tout ceci, au pire, ne peut que retarder un peu la publication de vos poèmes». Roud a eu raison: *Verdures de la nuit* paraîtra bien à l'enseigne de Mermod, mais en 1945 seulement.

Sources:

Maurice Chappaz & Gustave Roud, *Correspondance 1939-1976*, édition établie par Claire Jaquier et Claire de Ribaupierre, Zoé, 1993;

Gustave Roud & Pierre-Louis Matthey, *Correspondance 1932-1969*, édition établie par Anne-Lise Delacrétaç, *Cahiers Gustave Roud*, n° 8, 1997.

Lettre de Gustave Roud à Henry-Louis Mermod

Carrouge, le 19 août 43

Cher ami,

Mille pardons pour cette lettre « tapée » : je viens de poser la faux et le passage à la plume serait difficile...

J'ai hâte de vous remercier de vos deux messages amicaux et de l'envoi du manuscrit des « grandes journées » de Chappaz - que je lui retourne pour qu'il puisse en détacher un fragment pour « Lettres ».

Les remarques de Matthey sur ces poèmes (Verdures! !) me remplissent d'étonnement, je vous l'avoue.

Chappaz est, de toute évidence, de la lignée de Whitman, de Claudel, de Ramuz: un poète qui a reçu le mystérieux pouvoir d'appréhender le concret, d'en restituer dans ses vers la saveur et le poids, de lui rendre sa fraîcheur native.

L'« allure » de ses poèmes est celle du voyageur qui va, et s'abandonne aux découvertes de la route et de l'instant, qui appréhende de tous ses sens le réel et s'émerveille de sa prise. Le poème chemine au sens plein du mot et de temps à autre suspend sa marche pour laisser monter l'effusion lyrique.

Ce n'est pas une allure concertée, mais parler à ce propos d'une « mise au point assez lâchée » me semble aussi injuste que de reprocher à Whitman, par exemple, où plutôt à ses poèmes de n'être pas agencés comme des sonnets, alors que précisément leur allure « primitive » où triomphe la plus ancienne des poétiques, celle de l'énumération, est de Whitman même...

Je ne puis non plus faire mienne la remarque de Matthey sur une prétendue surabondance d'images dont quelques-unes seulement seraient « vécues ». Le « comme » est aussi naturel à Chappaz qu'à Claudel: il a le droit d'en user à chaque instant s'il le veut, n'ayant nul besoin de « chercher » des images.

Voyez, cher ami, combien mon sentiment diffère de celui de Matthey! Il est tout proche, par contre, de celui de Ramuz qui me faisait remarquer la fraîcheur de ces phrases de Chappaz pareille à celle de Nerval dans ses récits.

Bien entendu, je ne songe pas à prétendre que ces trois poèmes atteignent dans chacun de leurs vers une entière perfection formelle. Il

contiennent tous trois des maladresses. Mais ce sont des maladresses, qui deviennent, si je puis dire, une garantie d'authenticité. Ce sont celles du poète aux prises avec un véritable «objet» poétique, qui se heurte à quelque chose de mystérieux qui est là devant lui, en lui et dont il ne peut se délivrer qu'en le «disant» aussi fidèlement, aussi patiemment, aussi lentement que possible.

Le « travail » de Chappaz est d'une patience et d'une lenteur infinies. Le texte des «Verdures de la Nuit» que je vous envoyai récemment représente le troisième état du poème. Je ne vois guère le moyen, dans ces circonstances, de proposer à Chappaz la nouvelle poursuite d'un «optimum»... Mais si mes vues à ce sujet vous paraissent peu concluantes, je suis prêt à tenter la chose.



Portrait
de Maurice
Chappaz par
Edmond Bille,
1949-1950.